
L'amour de Dieu et le malheur

Simone WEIL, 1942 — présentation du texte

[Livre audio accessible en cliquant sur ce lien](#)



L'amour de Dieu et le malheur, de Simone WEIL, est un texte de 1942, en deux parties : une première (rédigée à Marseille, adressée par Simone Weil au Père Perrin puis publiée en 1950 dans *Attente de Dieu*), ainsi qu'une seconde (nettement moins célèbre, rédigée à Casablanca et publiée de façon bien plus discrète en 1962 par Albert Camus dans le recueil des *Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu*).

Sans doute l'un des écrits les plus douloureux de son autrice, *L'amour de Dieu et le malheur* apparaît peut-être comme le plus éclatant manifeste de son **existentialisme chrétien** : tout y dresse une louange au silence et à l'absence de Dieu, à travers quoi nous est révélé son amour.

Quoique le texte soit écrit d'une coulée, on peut distinguer entre la partie de Marseille, qui décrit le malheur à travers ses effets physiques, moraux et sociaux, et la partie de Casablanca, qui s'attarde davantage sur l'idée du malheur comme participation à la Croix du Christ.

Le malheur, établit Weil dès le début du texte, n'est pas simplement la *souffrance* : car la souffrance peut passer sans laisser de marque, tandis que l'essence du malheur est qu'il frappe durablement l'âme d'un sentiment d'inanité et de dégoût envers elle-même et envers le monde.

Aussi pourrait-on dire que le caractère clé du malheur, c'est l'**absence de Dieu**. Non pas simplement l'affirmation théorique de l'*inexistence* de Dieu, telle qu'on la trouverait sur les lèvres d'un athée. Mais l'expérience concrète d'un évanouissement de toute valeur, de toute présence et tout sens du sacré dans le monde, reconnaissable à ceci qu'on n'y trouve plus rien à aimer :

« Le malheur rend Dieu absent pendant un temps, plus absent qu'un mort, plus absent que la lumière dans un cachot complètement ténébreux. Une sorte d'horreur submerge toute l'âme. Pendant cette absence il n'y a rien à aimer. Ce qui est terrible, c'est que si, dans ces ténèbres où il n'y a rien à aimer, l'âme cesse d'aimer, l'absence de Dieu devient définitive. »

Il faut que l'âme continue à aimer à vide, ou du moins à vouloir aimer; fût-ce avec une partie infinitésimale d'elle-même. Alors un jour Dieu vient se montrer lui-même à elle et lui révéler la beauté du monde, comme ce fut le cas pour Job. Mais si l'âme cesse d'aimer, elle tombe dès ici-bas dans quelque chose de presque équivalent à l'enfer. »

Proche à cet égard de ses équivalents athées que sont la notion de « *nausée* » chez Sartre ou celle d'« *absurdité* » chez Camus, la notion de **malheur** chez Weil part d'un même point initial : l'âme, pulvérisée sous l'atteinte répétée des humiliations, de la maladie, de la misère, de la violence, de la dépression, de coups soudains du sort, ou de toute autre chose par quoi puisse lui être révélée son insignifiance, se découvre délaissée, jetée dans le monde, sans plus comprendre ce qu'elle y fait et sans trouver d'autre réponse à ses "pourquoi ?" que le silence.

Mais ce silence même — ou, pour être plus exact, l'appel éperdu vers Dieu qui ne répond pas — devient l'occasion par excellence d'éprouver son amour. L'apparent paradoxe d'une telle idée est dissipé par Weil lorsque, d'un geste intellectuel miraculeux, elle rappelle une chose toute simple : à savoir, que la **séparation est une modalité de l'amour, non moindre que son autre modalité, qui est la rencontre :**

« Il y a deux formes de l'amitié, la rencontre et la séparation. Elles sont indissolubles. Elles enferment toutes deux le même bien, le bien unique, l'amitié. Car quand deux êtres qui ne sont pas amis sont proches, il n'y a pas rencontre. Quand ils sont éloignés, il n'y a pas séparation. Enfermant le même bien, elles sont également bonnes. (...) »

Les amants, les amis ont deux désirs. L'un, de s'aimer tant qu'ils entrent l'un dans l'autre et ne fassent qu'un seul être. L'autre, de s'aimer tant qu'ayant entre eux la moitié du globe terrestre leur union n'en souffre aucune diminution. »

L'amour de Dieu, c'est ce qui survit à « *la distance maximum, la distance infinie* » : c'est-à-dire l'absence. Quand bien même Dieu n'existerait-il pas — et son silence serait-il, en effet, le signe de son absence — mon appel éperdu vers lui est déjà le signe de son amour agissant en moi.

Le cri qui monte contre l'inanité absurde du malheur *est* une manifestation de l'amour de Dieu, mais vécu sous la modalité de la séparation. Ce même amour, sous la modalité de la rencontre, prend la coloration de la « *joie pure* » ; laquelle n'est autre chose, écrit-elle, que « *la saveur de la beauté du monde* ».

Simone Weil écrête ainsi l'existence de Dieu des conditions nécessaires à l'amour de Dieu. Elle affirme l'absoluité de l'amour divin de façon si resplendissante qu'en Dieu, l'amour est libre de la nécessité même de son existence. Ainsi, dans cette singulière étape de la foi où le mouvement d'amour tourné vers Dieu prime jusqu'à l'idée même de son existence, l'existentialisme chrétien confine à ce qu'il ne serait presque pas exagéré de nommer un *athéisme chrétien*.

La même année, Weil écrivait dans ses *Carnets* :

« La religion en tant que source de consolation est un obstacle à la véritable foi : en ce sens l'athéisme est une purification. Je dois être athée avec la partie de moi-même qui n'est pas faite pour Dieu. Parmi

les hommes chez qui la partie surnaturelle d'eux-mêmes n'est pas éveillée, les athées ont raison et les croyants ont tort.

Quand Dieu est devenu aussi plein de signification que le trésor pour l'avare, se répéter fortement qu'il n'existe pas. Éprouver qu'on l'aime, même s'il n'existe pas. »

Il est notable que les références à Spinoza planent sur tout le texte. Simone Weil adopte l'idée déterministe d'un monde gouverné par le «*mécanisme aveugle*» de la nécessité et, plus spécifiquement encore, emprunte même à l'*Éthique* son image de la tuile tombée d'un toit qui fracasse au hasard le crâne d'un passant, afin de montrer que les criminels «*qui sont la cause de la plupart des malheurs* » sont mus par la nécessité comme la matière inerte, eux qui «*ne savent pas ce qu'ils font* » :

« Si l'on regarde de près, d'un regard vraiment attentif, les âmes et les sociétés humaines, on voit que partout où la vertu de la lumière surnaturelle est absente, tout obéit à des lois mécaniques aussi aveugles et aussi précises que les lois de la chute des corps. (...) Ceux que nous nommons criminels ne sont que des tuiles détachées d'un toit par le vent et tombant au hasard. (...) »

Le mécanisme de la nécessité se transpose à tous les niveaux en restant semblable à lui-même, dans la matière brute, dans les plantes, dans les animaux, dans les peuples, dans les âmes. Regardé du point où nous sommes, selon notre perspective, il est tout à fait aveugle. »

Le caractère aveugle de la nécessité étant l'ingrédient le plus déterminant du malheur (et, à travers lui, une étape en vue de la révélation de l'amour), le mécanisme même auquel le monde est abandonné est récupéré comme une composante de la volonté divine :

« Ce n'est pas que la Providence de Dieu soit absente. C'est par sa Providence que Dieu a voulu la nécessité comme un mécanisme aveugle. Si le mécanisme n'était pas aveugle, il n'y aurait pas du tout de malheur. Le malheur est avant tout anonyme, il prive ceux qu'il prend de leur personnalité et en fait des choses. Il est indifférent, et c'est le froid de cette indifférence, un froid métallique, qui glace jusqu'au fond même de l'âme tous ceux qu'il touche. »

Mais à l'ordre *naturel* de la nécessité mécanique qui partout gouverne le monde, se surajoute un ordre de causation propre aux choses *surnaturelles*. Partout où un être doué d'intelligence réalise qu'il est soumis à la nécessité, accepte d'obéir et cesse de vouloir se constituer contre elle comme s'appartenant à lui-même, la volonté qui le meut ne le pousse plus aux mêmes actions ; à l'ordre de la *pesanteur* en lui s'ajoute l'ordre de la *grâce* :

« L'homme ne peut jamais sortir de l'obéissance à Dieu, Une créature ne peut pas ne pas obéir. Le seul choix offert à l'homme comme créature intelligente et libre, c'est de désirer l'obéissance ou de ne pas la désirer. S'il ne la désire pas, il obéit néanmoins, perpétuellement, en tant que chose soumise à la nécessité mécanique. S'il la désire, il reste soumis à la nécessité mécanique, mais une nécessité nouvelle s'y surajoute, une nécessité constituée par les lois propres aux choses surnaturelles. Certaines actions lui deviennent impossibles, d'autres s'accomplissent à travers lui parfois presque malgré lui. »

Celui qui, de la sorte, accepte que tout en lui, jusqu'à ce qu'il croyait lui appartenir le plus intimement, est livré au hasard et ballotté par les circonstances, perd tout ce qu'il tenait comme *sien*. Ne pouvant plus se posséder lui-même, il est agi par une double nécessité, naturelle et surnaturelle — agi par la nature d'une part, agi par Dieu d'autre part :

« Il ne s'agit pas en réalité pour l'âme de mourir, mais simplement de reconnaître la vérité qu'elle est une chose morte, analogue à la matière. Elle n'a pas à devenir de l'eau ; elle est de l'eau ; ce que nous croyons être notre moi est un produit aussi fugitif et aussi automatique des circonstances extérieures que la forme d'une vague sur la mer.

Il faut seulement savoir cela, le savoir jusqu'au fond de soi-même. (...) Ceux qui sont ainsi, on peut dire qu'ils ont été engendrés à partir de l'eau et de l'Esprit. Car ils ne sont plus autre chose qu'une double obéissance, d'une part à la nécessité mécanique où ils sont pris du fait de leur condition terrestre, d'autre part à l'inspiration divine.

Il n'y a plus rien en eux qu'on puisse appeler leur volonté propre, leur personne, leur moi. Ils ne sont plus autre chose qu'une certaine intersection de la nature et de Dieu. »

L'intersection en question n'est autre chose que l'intersection des deux branches de la Croix. L'homme qui s'est entièrement nié lui-même, jusqu'à se faire parfaite docilité à l'opération de la grâce en lui, prend part en toute chose à la Croix du Christ.

À cette intersection, le panthéisme spinoziste, qui suffisait à penser le mécanisme naturel à l'œuvre dans la matière, vient se dépasser sur le plan surnaturel propre à l'esprit dans ce que l'on pourrait appeler, selon le terme qu'employait Maurice Blondel, un « *panchristisme* ».

Le panchristisme de Simone Weil, c'est l'extension universelle que prend la Croix du Christ comme intersection de la nature et de Dieu ; c'est l'obéissance à la nécessité, qui dans la matière fait la beauté, et dans l'âme, l'amour ; c'est en tout, partout et à chaque instant, le stigmaté imprimé aux créatures par l'absence de leur Créateur, cri éperdu tendu à travers le vide vers l'Absent («*Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?*»), saisi comme vibration même de l'amour divin, tendu entre le Père et le Fils, par-dessus la séparation infinie de l'absence.

C'est, enfin, cette vibration entendue comme Parole de Dieu :

« Ce déchirement par-dessus lequel l'amour suprême met le lien de la suprême union résonne perpétuellement à travers l'univers, au fond du silence, comme deux notes séparées et fondues, comme une harmonie pure et déchirante.

C'est cela la Parole de Dieu. La création toute entière n'en est que la vibration. Quand la musique humaine dans sa plus grande pureté nous perce l'âme, c'est cela que nous entendons à travers elle. Quand nous avons appris à entendre le silence, c'est cela que nous saisissons, plus distinctement, à travers lui. »